

Linden, Carl A. et Elliott, Charles (Eds.). *Marxism in the Contemporary West*. Boulder (Col.), Westview Press, 1980, 189 p.

Gilbert Larochelle

Volume 13, numéro 4, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701430ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701430ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larochelle, G. (1982). Compte rendu de [Linden, Carl A. et Elliott, Charles (Eds.). *Marxism in the Contemporary West*. Boulder (Col.), Westview Press, 1980, 189 p.] *Études internationales*, 13(4), 743–745. <https://doi.org/10.7202/701430ar>

nion libre et des relations de couple extra-conjugales, étudié par Stefan Bajohr, ou dans celui du chapardage dans les docks (Michael Grüttner). Mode de vie également rebelle, dans certains cas tout au moins, à l'influence social-démocrate, comme en témoigne l'échec du boycott du schnaps – alcool de grain distillé par les Junkers de l'Est et subventionné par le Trésor impérial – lancé en 1909 par le SPD (James Roberts). La déviance était d'autant plus quotidienne dans l'Allemagne impériale que la police était extraordinairement tatillonne. Deux personnes suspectes de concubinage pouvaient être espionnées pendant des années afin de déterminer si leurs rapports étaient de nature sexuelle ou non, et risquaient dans ce cas la prison. Ainsi déviance, non-conformisme et résistance, les semences de la révolte, apparaissent comme les conséquences de situations ponctuelles, et non comme les manifestations d'une vertu révolutionnaire innée de la classe ouvrière. Ceci s'applique également aux formes que prennent les conflits du travail, essentiellement déterminées par le contexte. Dès lors, comme le souligne Dick Geary, les classifications définitives en « réformistes » ou « révolutionnaires » perdent de leur sens.

L'intéressante contribution d'Eve Rosenthal – diplômée de McGill – met en lumière l'attitude ambiguë du KDP, le parti communiste, face aux « cliques » berlinoises – gangs de jeunes – durant l'entre-deux-guerres. Ces cliques descendaient de « groupes de marche » de banlieue, les *Wanderflegel*, eux-mêmes contrepartie populaire, souvent violente et tapageuse, des *Wandervögel*, groupes de marche du début du siècle, aux idéologies diverses – nationaliste, socialiste, « écologique » ou religieuse – mais qui, dans leur ensemble, visaient à l'intégration sociale des adolescents. Dans les désastres économiques – inflation de 1923 et grande crise à partir de 1930 – et le climat de violence de la République de Weimar, ces cliques prirent une certaine ampleur, tout au moins dans les quartiers populaires, où précisément le KPD recrutait. D'autre part, leurs compétences en matière de combat de rue étaient indispensables dans la lutte contre les nazis. Cependant, les dirigeants communistes, volontiers moralisateurs et conformis-

tes, éprouvaient à leur égard la méfiance traditionnelle des marxistes envers le « lumpenproletariat ». Mais qui signifiait ce terme dans les conditions économiques de l'époque, où des quartiers entiers de Berlin étaient peuplés de chômeurs, d'ouvriers non qualifiés et de déclassés de toutes sortes? D'où l'ambiguïté de l'attitude communiste. Eve Rosenthal passe malheureusement sous silence un aspect important de l'histoire du parti: après 1929, à l'époque de la stratégie « classe contre classe », les communistes collaborèrent, dans certains cas ouvertement, avec les nazis, pour saboter par la violence les meetings sociaux-démocrates. Ceci n'était possible que parce qu'ils recrutaient la même clientèle, en partie du moins, et que leurs membres pouvaient se connaître, faisant partie de cliques rivales.

Enfin, on peut se demander si le concept de culture, pris dans une acception aussi large, ne perd pas de son sens. Des comportements auto-destructeurs comme l'alcoolisme ne sont-ils pas plutôt des symptômes de détresse, comme l'est, sur le plan économique, le chapardage? Si l'on peut parler de contre-culture dans la jeunesse occidentale des années soixante, par exemple, n'est-ce-pas parce que ce mouvement avait sa littérature (Kérouac, Ginsberg), sa musique et ses rêves psychédéliques, et qu'il offrait une alternative idéologique? Si l'existence des *Wanderflegel* peut être considérée comme une manifestation culturelle, son caractère d'imitation des *Wandervögel* la rend difficilement assimilable à une contre-culture.

H.R.C. WRIGHT

Olivier CADOT

Département d'économie
Université McGill

LINDEN, Carl A. et ELLIOTT, Charles (Eds.). *Marxism in the Contemporary West*. Boulder (Col.), Westview Press, 1980, 189 p.

Le défi intellectuel que pose le mouvement marxiste dans sa version eurocommuniste à la société occidentale apparaît, à la

lumière de l'évolution de cette pensée depuis un siècle, comme le triomphe des ruses de l'histoire sur les prévisions mêmes de son théoricien fondateur Karl Marx. C'est par un effort d'interprétation se voulant à la fois synthèse et critique que les auteurs s'attèlent à la défense de cette thèse et dressent un bilan plutôt négatif du marxisme en général et de l'eurocommunisme en particulier. N'est-ce pas un étrange paradoxe, demande Linden, qu'une théorie ayant été conçue comme une alternative à l'éthique démocratique et capitaliste occidentale connaisse ses plus retentissants succès dans le Tiers-Monde? Tandis que, pour Marx, les contradictions inhérentes au mode de production capitalo-industriel constituaient le préalable nécessaire à l'épanouissement de son projet politique, c'est au contraire dans le contexte autre des sociétés dites en voie de développement qu'on a repris avec le plus de vigueur le flambeau révolutionnaire pour en reformer le tissu social.

Par contre, dans une Europe de l'Ouest dont on postule ici les caractères démocratique et libéral, les mouvements politiques oeuvrant sous la bannière du marxisme ont généralement cédé à un révisionnisme qui peut être interprété comme une hérésie tant par rapport à la source marxienne qu'à son incarnation léniniste à l'Est. Dans leur recherche d'un caractère distinctif et original, les eurocommunistes ont procédé à des compromis idéologiques et stratégiques qui grèvent lourdement leur crédibilité, en plus de les isoler des différents facteurs sociaux s'identifiant à cette philosophie politique. Dès lors, les auteurs conduisent cette réflexion par une question encore plus fondamentale: le marxisme tel qu'il est proposé par les eurocommunistes à l'intérieur du triangle Rome, Paris, Madrid peut-il toujours prétendre constituer une véritable rupture par rapport à la culture occidentale? Tour à tour les sept intellectuels qui signent chacun un chapitre de ce livre répondent par la négative avec une insistance particulière sur la « dégradation » de la foi révolutionnaire qu'ils croient observer chez les leaders eurocommunistes. « Western communist parties.. began diluting without discarding their Leninist and Marxist articles of faith and

adopted electoral alliances strategies for obtaining power » (p. 1).

En se pliant à un opportunisme électoraliste, à l'éthique démocratique d'une formation partisane et d'une victoire par le suffrage universel, bref à des valeurs « bourgeoises », les leaders rouges de l'Ouest démontrent avec plus d'éloquence que jamais leur insertion culturelle dans un ordre politique dont ils partagent les grandes orientations d'ensemble tout en aménageant à leur manière les modalités d'exercice. Par cette critique acerbe, parfois violente, on nous propose une interprétation de l'eurocommunisme comme discours d'attestation sociale douteux, parce que trop hybride, tiraillé qu'il est par les exigences idéologiques rigides de la cosmovision marxiste et la fluidité fugitive de l'événementiel qui s'obstine à échapper constamment à l'emprise du verbe. Alors, reste donc la voie difficile et aléatoire des « compromis historiques », des « unions de la gauche » qui ne fait que soulager l'incapacité d'en résoudre les contradictions fondamentales jusqu'à ce que ne résurgissent à nouveau le mal profond, à savoir l'ambivalence d'un projet politique qui récuse la finalité d'une organisation sociétale mais qui en emprunte les moyens. « ...in this way Western communist parties might finally become domesticated to Western democratic ways and even sever their long time tie with Marxism-Leninist revolutionism » (p. 6).

La recherche éperdue du pouvoir, d'une combinaison gagnante par des invocations assouplies des grands repères idéologiques a contribué, souligne-t-on, à distraire les eurocommunistes de la destinée historique à laquelle ils conviennent pourtant les sociétés occidentales. Une typologie à quatre volets (chap. 3) vient instruire les hésitations que l'on croit repérer dans le mouvement de l'eurocommunisme: a) le *révisionnisme* est identifié par le réformisme et le nationalisme; b) le *polycentrisme* par les velléités pluralistes et régionalistes, c) le *loyalisme* par l'ouvriérisme et des relents passagers de soviétisme, d) l'*évangélisme* par l'espérance d'un socialisme exemplaire et démocratique à l'Ouest.

Depuis Mai 1968, l'eurocommunisme suscite des désillusions. Les « nouveaux phi-

losofes » qui radicalisent la critique jusqu'au nihilisme et à l'anarchisme en sont le plus vibrant témoignage. S'ils pointent les armes de leur critique tant vers la gauche que vers la droite, ces philosophes que l'on dit « nouveaux », souffrent, constate Sodaro, du malaise d'un repliement excessif dans la facilité d'une critique destructive. Ils ne proposent jamais d'alternative. Les « nouveaux philosophes » sont dans les limbes idéologiques, sans résidence doctrinaire stable, balotté entre la gauche et la droite, bref ils logent nulle part et puisent leur foi philosophique dans un nomadisme intellectuel qui ne vient que compléter, selon lui, leur ambiguïté fondamentale.

Par cette réflexion, Sodaro, à l'instar de ses cosignataires, n'échappe pas à la vision manichéenne selon laquelle l'univers idéologique doit se départager entre l'Est et l'Ouest. C'est de toute évidence par une adhésion idéologique au « Western State System » que s'élabore leur critique du mouvement euro-communiste, tantôt moralisatrice, tantôt reposant sur une conception figée de la démocratie. On ne saurait, partant, que mieux en apprécier les excès polémiques et situer dans une plus sobre mesure la portée des options idéologiques qui y sont impliquées.

Gilbert LAROCHELLE

Département de science politique
Université Laval

MOÏSI, Dominique, (sous la direction de). *Crises et guerres au XX^{me} siècle: Analogies et différences*, Paris, Éditions Economica, Coll. « Travaux et Recherches de l'IFRI », 1981, 137 p.

Ce petit ouvrage est issu d'un colloque organisé les 12 et 13 juin 1980 par l'Institut français des relations internationales et l'Institut d'histoire des relations internationales contemporaines. Les organisateurs ont voulu chercher dans le déroulement des crises de 1914, 1938-1939, ou de 1947-1953, des éléments de réponse à la question que se posent de nombreux observateurs: « une troisième

guerre mondiale est-elle, aujourd'hui plus qu'hier, possible? ».

Les interventions n'avaient donc pas pour but d'étudier à fond l'origine de ces crises, mais d'essayer de voir si l'examen du déroulement de ces événements ne pouvait pas aider à mieux comprendre la situation présente. Il convenait donc d'abord de faire des mises au point sur ces crises avant d'aborder la crise internationale actuelle. Sur chaque sujet, deux auteurs donnent tour à tour leur point de vue.

C'est Raymond Poidevin qui présente les origines de la Première Guerre mondiale en analysant d'abord la situation internationale à la veille de 1914 (les sources de guerre possibles, la course aux armements, l'idée grandissante d'une guerre inévitable et l'âpreté des rivalités économiques), puis la crise de juillet 1914 proprement dite. Pour R. Poidevin, les responsabilités de déclenchement de la guerre sont partagées entre les deux groupes d'alliances qui divisaient alors l'Europe. Quant aux mobiles qui ont conduit les hommes d'État à provoquer ou à laisser se dérouler une crise menant à la guerre, ce sont les intérêts de sécurité, de prestige ou de puissance qui ont été déterminants.

Jean-Jacques Becker estime que la guerre n'était pas inéluctable et que l'opinion publique française, notamment, dans sa majorité, ne la souhaitait pas. Elle a donc été provoquée « par un mélange complexe de volontés et de résignations, de circonstances accidentelles et de fautes de calcul. Elle a peut-être été aussi le résultat de dirigeants qui l'ont cru trop vite fatale et de peuples qui ont été trop lents à s'apercevoir qu'elle arrivait ».

Avec les origines de la Seconde Guerre mondiale, le problème est complètement différent. Jean-Baptiste Duroselle, auteur d'un récent et remarquable ouvrage sur la question (*La décadence 1932-1939*), rappelle les sources du « dynamisme » conquérant d'Hitler et, en face, l'attitude des démocraties anglaise et française: *L'apaisement*. Hitler « ne voulait pas la guerre pour elle-même; mais il tenait à réaliser des projets dont il savait qu'ils déclencheraient probablement la guerre ». *L'apaisement* britannique, véritable doctrine n'ex-